



Échos

Tim Catinat



Préface

Mots tus

J'avais trouvé une oreille. J'allais m'exprimer. J'allais parler. Déglutition faite, inspiration prise, alors que les mots m'arrivaient sur le bout de la langue, que mes lèvres s'entrouvaient et que déjà ça se bousculait derrière pour dérouler la suite, voilà qu'on me la coupe, que ça dérape, que le tiret cadratin qui avait été posé s'allonge tel un filet de salive silencieux et biffe le fantôme de ma phrase, esquissant une ligne mutine qui, quelques ondulations plus tard et non sans élégance je dois dire, s'émancipe de l'horizontale en des volutes inattendues jusqu'à voguer fièrement au-delà des marges de la page.

Elle virevolte encore un temps puis se ravise, ralentit, revient, semble hésiter, et finalement file de nouveau, comme si elle venait brusquement de trouver raison.

Lorsque je cligne des yeux, elle a disparu sous le bureau. Je recule alors mon siège, et amusé, curieux, l'observe danser autour de mes pieds.

Mais au moment où mes jambes vont s'écarter, les voilà ligotées !

Sa chorégraphie a changé. Aux arabesques gracieuses a succédé un ballet froid, calculateur, besogneux. La coquine m'embobine bel et bien, et remonte le long de mon corps avec entrain. La sensation n'est pas désagréable et je trouve un côté charmant et méritoire à cette si petite chose de tenter de ficeler un aussi gros morceau. Quel projet ! Quelle audace ! Je la laisse faire un temps, captivé par cette énergie filandreuse dont je me dépêtrerai une fois las du spectacle.

Tout du moins l'escompté-je.

Car quand vient l'heure, mes jambes, mes bras, malgré leur force, sont littéralement figés dans les rets de cette bave élastique tentaculaire.

Des milliers de fils enchevêtrés et gluants ont tissé un canevas qui s'épaissit et s'étend dangereusement vers ma tête, jusqu'à m'interdire tout mouvement.

Je crois mourir étouffé, sinon d'angoisse.

Inévitablement tourne de l'œil.

Quelques jours plus tard, je profite de ce qu'une fenêtre soit ouverte pour m'échapper.

Mon interlocuteur parti, mes paroles envolées, ne demeure plus alors à terre qu'un corset déchiré : l'enveloppe vide, désolée, de mon passé.

Convalescence

L'infirmière fit irruption dans la chambre :

— Oh mais vous n'avez toujours pas touché à votre plateau ! Vous n'avez donc pas faim ?

Je secouai la tête, esquissant une grimace aimable avant de tenter de me replonger dans la douce somnolence dont elle m'avait tirée. Elle vérifia le niveau d'analgésique dans le pousse-seringue, vida ma poche urinaire, puis murmura, presque maternellement :

— Le docteur passera vous voir ce soir. Il ne faut pas se laisser aller comme ça, allez, vous allez vous en sortir !

M'en sortir, oui, j'y comptais bien. Sortir d'ici surtout. Non pas qu'on m'attendît dehors, ni que j'eus spécialement à faire ailleurs, mais l'air de l'hôpital m'était pesant. Les allées et venues des blouses blanches à toute heure du jour et de la nuit, les gémissements et les cris des malades qui lorsqu'ils ne faisaient pas état de leurs doléances au personnel traînaient la savate dans les couloirs, téléphonaient ou regardaient la télévision à un volume idiot dont le nasillement m'arrivait via des murs trop fins, les grincements à n'en plus finir des portes pare-feu des couloirs dont la valse des lourds battants avait un répit – je l'avais calculé – de dix-sept secondes en moyenne, les dérangements intempestifs que représentaient prises de température, de tension, de sang, les bruits de chasses d'eau la nuit, les visites des familles le jour, le chauffage excessif, les ronflements de mon compagnon de chambre et sa propension à sympathiser avec tout le monde en parlant pour ne rien dire, tout cela était pour moi une source d'oppression qui, au-delà de mon malheur, n'avait assurément pour salut qu'une solitude totale. Ma

faiblesse physique et mon tempérament ne me portant cependant pas à réclamer une chambre individuelle, j'avais pris mon mal en patience, d'autant que j'espérais un prompt rétablissement en ce printemps magnifique.

Le docteur, un type alerte, la quarantaine bien portante, le visage franc, les tempes grisonnantes, des lunettes bordeaux sous lesquelles brillaient des yeux inspirant intelligence et confiance – contrairement à son assistant tiré à quatre épingles qui fronçait, ridicule, à la lecture de mes courbes de température comme s'il eût s'agit d'équations du troisième degré – m'ausculta sans un mot, puis l'air satisfait, les poings plongés dans les poches de sa blouse, conclut :

— Bien, ce torse cicatrise à merveille, cher monsieur ! Vous devez vous sentir mieux, dites-moi !

— Ça va plutôt, oui ; j'espère même pouvoir...

— Quoi donc ?

— ... sortir avant la fin du mois ?

— Dans une semaine !? Mais ce n'est pas sérieux ! Vous êtes encore bien trop faible pour ça !

— C'est que j'ai une famille...

— Ils peuvent vous rendre visite !

— Ils ont plus besoin de moi dehors que moi d'eux ici.

— Eh bien ils attendront encore un peu. Il faudrait déjà commencer à manger un morceau, parce que vous êtes maigre comme un clou. Et puis avant de songer à vous en aller, avez-vous seulement essayé de vous lever ?

Je pris appui sur mes coudes, puis sur mes poignets, et dus grimacer tandis que les muscles de mon ventre se bandaient, distendant ma peau meurtrie, mais réussis à me relever assez pour pivoter et m'asseoir sur le côté du lit. L'assistant attendit que je reprenne mon souffle puis m'aida à me mettre debout. Mon appréhension trouva alors toute sa légitimité dans la douleur vertigineuse que je ressentis au simple contact d'un pied sur le sol. Assuré par le bras qui me soutenait, je tentai bien un pas en avant, mais la pression terrible de mon poids sur mes plaies encore trop fraîches me fit hurler. Je dus regagner mon lit dans l'instant.

— C'est bien normal ! dit-il. Le fait que vous puissiez poser le pied par terre est déjà bon signe, cela dit. Et vos mains ? Comment vont ces mains ? Est-ce que vous pourriez... applaudir par exemple ?

— Ça, je ne crois pas, dis-je en souriant.

Je lui montrai mes mains, également percées de part en part, au travers desquelles filtrait le jour.

— Oui, dit-il, écoutez, vous savez que vous ne cicatriserez jamais complètement de ce genre de blessures, mais l'esthétique est une chose et vous ne sentirez bientôt plus rien. Croyez que je le regrette, mais votre état de santé actuel ne me permet pas d'envisager de vous laisser sortir d'ici avant un bon mois. Et ce à condition que vous mangiez et buviez normalement, bien entendu !

Je me tus mais jurai de ne pas croupir dans cet hôpital plus d'une dizaine de jours.

Il tourna les talons, se dirigea vers la sortie, précédé de son assistant qui éteignit la lumière.

D'étranges reflets verts et roses illuminèrent le plafond de la chambre tandis qu'il passait sous la veilleuse de sortie dominant le chambranle de la porte. Intrigué, je n'eus qu'à tendre le cou pour apercevoir alors avec épouvante, entre les pans de sa blouse, une longue queue vermillon aux écailles luisantes qui balayait le sol avec lourdeur, et dont la pointe sinua une dernière fois avant de disparaître dans l'ombre.



Tarabuste

Réflexions faites

Combien d'entre nous passent désormais le plus clair de leur temps les yeux rivés sur le petit écran de leur téléphone, le visage immobile, penché, à faire défiler des messages, des pages, des images, à l'aide d'un seul et même doigt, répétant ce geste à l'infini, dans les transports, les files d'attente, les ascenseurs, en mangeant un sandwich, parlant à quelqu'un d'autre, ou marchant dans la rue, les plus actifs tapotant compulsivement de l'arête du pouce sur leurs claviers ridicules un charabia d'initiés réduit à quelques phonèmes qu'ils se targuent de parler couramment sans même se douter une seconde du spectacle grotesque qu'ils offrent ?

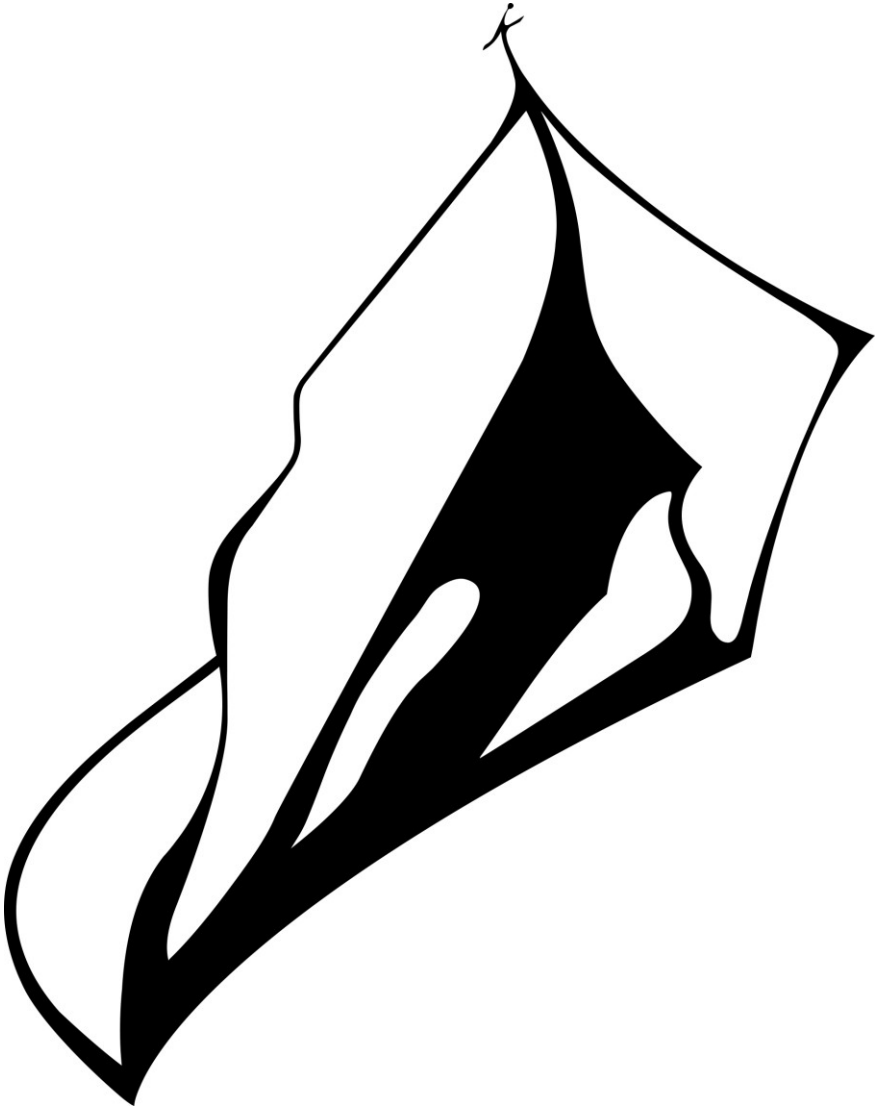
Combien de regards ne se seront pas croisés, délaissant la réalité environnante et ses opportunités pourtant préhensibles au profit d'outils s'en inspirant vaguement et devenus des excroissances d'eux-mêmes ?

Combien de rencontres, d'aventures, d'histoires n'auront pas eu lieu, sacrifiées sur l'autel de mondes virtuels parallèles, noyées dans le fantasme de la communication ?

Ne sommes-nous donc voués qu'à cet esclavage technologique depuis si longtemps annoncé par les vaticinateurs de l'apocalypse numérique ?

De quel type de progrès peut donc se prévaloir l'homme devenu une caricature de lui-même ?

Autant de questions qui se bouscuaient longtemps dans mon cerveau à l'époque où ses piles lui permettaient encore.



Eléphantasmagorie

Femme du monde

C'est un matin de grande fatigue, au sortir d'une nuit courte comme la paille la plus courte de la courte paille ; mon corps pèse des tonnes. Je remonte les escaliers de la station de métro Ménilmontant, et ferme les yeux, tentant d'extirper encore, à défaut de repos, quelques secondes de répit à la réalité, une vague illusion de bonace, quand advient l'accident le plus stupide que l'on puisse imaginer : je perds la boule.

Comme toujours dans ces cas-là, la gêne occasionnée laisse aussitôt place à l'urgence pratique. Que vous importe le regard des autres lorsque votre tête tombe et se met à dévaler bel et bien dans un escalier ? Pas de temps non plus pour les regrets : « Que n'ai-je eu le cou raide ? Que n'ai-je eu le réflexe de la rattraper ? » Une tête, ça roule, et pour un format ovoïde, ça roule même drôlement. Il me manque l'expérience du rugbyman pour anticiper ses bonds capricieux. Je ne peux non plus arrêter la foule qui dans l'indifférence générale va et vient au rythme intrépide de son train-train dans ces artères souterraines tandis que mon pauvre crâne rebondit entre ses jambes, comme à travers une forêt de poteaux humains ennemis, ou autant de maillets de cricket, étrangers, durs, inaccessibles.

Et tout cela n'est déjà qu'un souvenir ridicule – que dis-je, des pensées en l'air ! – car l'effroyable vérité veut que ma tête soit partie avec mes yeux !

Le débat doit désormais se recentrer à l'intérieur de l'œuf débaroulant. J'ai trop à faire, la violence de l'aventure m'appelle. Mon vieux corps, mon vieux tronc laissé en plan, quelque part en bas de l'escalier, ce n'est plus mon problème.

Je poursuis ma course au gré des obstacles, rencontre pieds, poussettes, cannes, cannettes, pour terminer dans un couloir, dernières roulades, cornaquées par le relief du caniveau, le long du mur carrelé sur lequel sont placardées des affiches de spectacles réjouissants.

Nul ne moufte ou presque.

Mon ultime moulinet se meurt doucement au contact d'une présence chaude, dont la morphologie m'est familière et qui vient d'émettre un petit cri de douleur.

— Pardon ! dis-je.

— Eh bien on dirait que, vous aussi, vous avez perdu vos jambes !

— Ma foi...

Son visage un peu mélancolique est ravissant.

— Mais peut-être auront-elles trouvé les vôtres, à l'heure qu'il est ?
osé-je.

— Je vois que vous n'avez rien perdu de votre tête par contre : vous pouvez toujours rêver...

Comédie

Un matin de mars
à travers des branches
au bord d'un talus
quelques perce-neige en vue

On dirait
à leurs têtes blanches
que toute la nuit ils ont bue

Ni vu ni connu
Je me penche
en choisis un
puis me glisse dans sa peau

Je ne fais plus mon âge

L'épouvantail

Ils ont leurs petites habitudes et j'ai les miennes.

Chaque mercredi au parc, nous avons rendez-vous.

J'amène du pain sec dans un grand sac pour eux. Pour leurs petits becs. Je m'assois sur le banc, jette quelques miettes à terre, et attends.

Ça ne rate jamais. Dans la minute qui suit, les voilà qui se pointent, jaillissent des frondaisons et des toits environnants pour se poser non loin de l'objet de leur convoitise. Prudents d'abord, puis volontaires, ils s'en rapprochent, chacun à leur manière : certains l'air de rien, d'autres visiblement craintifs, d'autres encore à petits pas vifs et déterminés, dodelinant du croupion, le jabot fier toujours. Des avancées calculées en fonction d'un danger double : l'étranger – que je serai toujours – et les autres. Il règne toujours une compétition féroce. Une excitation cruciale. Ils picorent dans l'urgence.

Leurs vies ne semblent pas connaître le repos. Leur démarche, quel que soit le contexte, est toujours saccadée, irrégulière, brisant l'apparente harmonie que peuvent inspirer les courbes de leur physionomie. Ils clignent de leurs petits yeux ronds acajou, changent de direction en permanence, donnant l'impression d'être téléguidés par un système défaillant.

Un geste de mon bras suffit à les effrayer une seconde et provoque un début de retraite générale souligné par des roucoulements renâcleurs. Or les plus froussards d'entre eux n'ont pas encore pris leur envol que déjà des morceaux de pain retombent et roulent sur le sol, les invitant à s'y attaquer de plus belle.

Leur faim est constante.

Leur présence aussi.

Des coups de bec gauches envoient planer des croûtons là où d'autres se précipitent. Certains se battent, d'autres attendent. On devine les gros, les forts, les malins, les laissés-pour-compte, les estropiés, les femelles... Qu'ils se démerdent. Je leur donne tout ce que j'ai.

L'important est que leur intérêt soit vif, qu'il y ait pléthore de ces volatiles, et que leur confiance en moi soit rétablie.

Alors seulement je me lève, et le plus brusquement possible fonce dans le tas, créant une furieuse et antique panique.

Des dizaines de paires d'ailes grises affolées se déploient d'un seul coup autour de moi, battent à tout rompre vers les nues, et m'abandonnent enfin au milieu de ce fantastique ballet de plumes à la formidable sensation de puissance qui m'est due.

Vernissage

Depuis sa première apparition publique à Osaka dans les années 90, les thèmes et les lieux d'exposition ont beau changer, la mise en valeur de « Cadmium #6 » de Iko Ishii, elle, reste à peu de choses près toujours la même : centrée entre les écrans « Cadmium #3 » et « Cadmium #16 », la toile baigne dans une lumière froide qui lui est propre, calculée de façon à moquer l'attrait naturel du néophyte pour ses voisins technologiques obscènes et luisants, géométriquement disposés comme des pots à miel de part et d'autre du chef d'œuvre.

Encore ce soir, le conservateur du musée local est sur son trente-et-un et tout le gratin est là pour la circonstance. Les hôtes sont aux petits soins avant son discours qui sera suivi d'allocutions des intéressés puis d'une visite-cocktail qu'on devine déjà aussi riche en champagne et petits fours qu'en retombées médiatiques.

La question pour nous n'est pas tant de savoir si l'exposition sera un succès, si l'art contemporain se maintient ou si la côte de l'artiste grimpe ou capote – sujets puérils s'ils en sont, mais plutôt de se remémorer cette journée d'il y a tout juste vingt ans, où Iko nous avait à tout jamais plongés vivants, toi et moi, dans la maroufle, aujourd'hui si fine et si sèche au dos de cette composition qu'aucun de ces quidams ne sauraient déceler ni imaginer notre présence, et de se demander encore et surtout si oui ou non il l'avait fait exprès.



Postface

© Tim Catinat, 2015



Les Éditions du Wagonnet
wagonnet@catinat.net